

C. — Moyens de diminuer l'afflux du sang dans la partie enflammée.

a. — Compression des artères. — Le but des saignées générales est de diminuer la quantité du sang que reçoit l'organe enflammé. Il était assez naturel de penser que la compression de l'artère chargée d'apporter à celui-ci le sang qui l'arrose sans cesse, en en diminuant la quantité, devait amener la cessation de l'inflammation. C'est ainsi qu'on a cru pouvoir détourner les congestions. La compression des carotides a été surtout préconisée. Nous verrons, en traitant des affections cérébrales, quelle est la valeur de ce moyen.

M. Henroz s'en est servi pour combattre les inflammations des extrémités. M. Seutin dit en avoir retiré de bons effets⁽¹⁾.

Plusieurs années avant, M. Goyrand d'Aix avait recommandé la compression des grosses artères comme moyen à opposer aux inflammations⁽²⁾.

Cependant, il y a peu d'agents de l'art médical auquel on ait plus rarement recours. On craint la pression simultanée des veines contiguës, et celle des nerfs voisins des artères. Cette pression longtemps prolongée devient très-douloureuse. Elle engourdit péniblement toute la partie où elle s'exerce. Enfin, elle diminue l'afflux du sang, mais elle n'apaise pas l'irritation.

b. — Ligature circulaire des membres, ou hémostase. — La ligature des membres près du tronc a un but analogue à la pression des artères; mais elle agit par un mécanisme très-différent. Elle a pour objet de retenir le sang dans les veines, et ainsi de ralentir son retour au cœur et de rendre son impulsion vers les parties affectées moins active.

Ce moyen n'est utile, n'est applicable que lorsque les vaisseaux ont été fortement désemplis, et que les émissions sanguines ne doivent plus être faites.

⁽¹⁾ *Gaz. méd.*, 1849, p. 131.

⁽²⁾ *Idem*, t. V, p. 728.

M. Robert Latour a cité plusieurs exemples de succès⁽¹⁾. Les ligatures ont été appliquées sur les membres supérieurs, comme pour pratiquer la saignée du bras.

MM. Nathan R. Smith et T. H. Buckler de Baltimore, ont considéré ce moyen comme un excellent sédatif dans les phlegmasies graves. Il rétablit l'équilibre de la circulation en diminuant l'afflux vers l'organe enflammé. Appliquées sur les quatre membres, les ligatures entravent le cours du sang au point de produire la syncope. Leur action est donc analogue à une grande soustraction de sang, sans en avoir les inconvénients⁽²⁾.

c. — Hémostase; grande ventouse du docteur Junod. — C'est surtout dans les phlegmasies de la tête que ce moyen peut être avantageux, si les évacuations sanguines ont été suffisantes.

d. — Réfrigérants. — C'est encore dans le but d'éloigner le sang de la partie enflammée, qu'on fait agir sur elle un froid plus ou moins intense.

On produit, comme le disait si justement Récamier, des saignées de calorique. On resserre les vaisseaux et on diminue leur réplétion, en activant le cours du sang.

C'est lorsque la stase n'a pas commencé, que les réfrigérants peuvent être utiles. L'expérience apprend, en effet, que c'est au début des phlegmasies, ou lorsqu'elles n'ont fait que peu de progrès, que le froid agit efficacement.

L'un des effets immédiats de l'emploi de ce moyen est une sensation agréable. C'est la diminution de cette chaleur douloureuse qui fatigue tant les malades⁽³⁾.

Ce moyen ne convient pas dans toutes les phlegmasies. Celles de la peau s'en accommodent mal; il pourrait être nuisible dans celles du thorax. Mais il est devenu classique dans

⁽¹⁾ P. 105.

⁽²⁾ *Maryland Medical and surg. Journal*, March, 1843. *Cyclopædia of practical medicine*, t. II, p. 790.

⁽³⁾ Smith; *Theory of sensation, etc.* (V. *Littér. méd. étrangère*, t. XV, p. 471.)

les inflammations cérébrales, dans celles qui ont une cause traumatique, surtout dans celles des membres ⁽¹⁾.

On a cru qu'il fallait employer la glace; mais elle a souvent des inconvénients. Elle produit quelquefois une impression très-pénible, et expose à des vicissitudes de température nuisibles. Si, en effet, la glace se fond dans la vessie qui la renferme, le liquide s'échauffe d'autant plus vite que la réaction est plus forte, et celle-ci se proportionne à l'intensité du froid auquel la partie a été exposée.

Il est beaucoup mieux d'employer l'eau froide, dont on imbibé des compresses, renouvelées à chaque instant, afin d'en éviter l'échauffement. Le froid est moins vif, mais il est plus régulier, plus aisément maintenu et moins propre à susciter une réaction fâcheuse. Une irrigation continue est un excellent moyen.

On pourrait ajouter à l'eau de l'éther; on y mêle quelquefois du vinaigre. Le premier de ces corps possède une propriété sédative qui vient en aide à l'action réfrigérante dont il est doué.

Les boissons froides sont excellentes dans les phlegmasies des voies digestives. *Basis omnium medicamentorum anti-phlogisticorum est aqua frigida*, dit Van Swieten ⁽²⁾.

D. — Moyens pharmaceutiques.

a. — **Émollents.** — L'usage des émollents en fomentations et en cataplasmes dans les phlegmasies externes, est connu depuis fort longtemps. On l'a également appliqué au traitement des inflammations internes, du moins lorsque le siège n'en est pas trop profond. Il est extrêmement fréquent dans les affections des viscères abdominaux, et moins dans celles des organes thoraciques.

Rahlfé regarde les topiques émollents comme d'excellents résolutifs ⁽³⁾.

⁽¹⁾ V. l'article de Percy, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*; — le Mémoire de Bérard jeune (*Archives*, 1835, janvier, p. 1); — la thèse de Martineau, année 1836, n° 287.

⁽²⁾ *Comment. in Boerh. aph.* t. VI, p. 681.

⁽³⁾ *Acta regia Soc. Hauniensis*, t. V, p. 94.

En Angleterre, bien qu'ils fussent vantés il y a quelques années par le docteur William English de Londres ⁽¹⁾, on s'en servait rarement; M. Francis Smith, frappé des avantages qu'on en retirait chaque jour en France, en a montré l'utilité sous plusieurs points de vue, comme entretenant une température constante, circonstance favorable à la résolution, comme fournissant de l'humidité et produisant le relâchement des tissus, enfin comme activant la circulation capillaire de la périphérie, et opérant ainsi une sorte de révulsion ⁽²⁾.

Les bains tièdes émollents sont d'utiles moyens dans un grand nombre de phlegmasies, surtout dans celles des organes abdominaux, des membres, et dans celles de la tête quand on a la précaution d'humecter celle-ci avec de l'eau plus fraîche que celle du bain.

Mais n'oublions pas les sages recommandations d'Hippocrate, qui aime mieux qu'un malade ne soit pas baigné s'il ne l'est avec toutes les précautions nécessaires ⁽³⁾. En effet, la fatigue qu'il prend pour entrer dans le bain ou pour en sortir, et le refroidissement auquel il est exposé, peuvent détruire les avantages passagers qu'il y aurait trouvés.

Les émollents internes sont très-précieux dans le traitement des phlegmasies. Les solutions gommeuses, les décoctions et infusions mucilagineuses, gélatineuses, le petit-lait, sont les tisanes les plus recommandées. Je ne donne souvent que de l'eau pure et fraîche; c'est la boisson dont les malades se dégoûtent le moins.

b. — **Dissolvants de la fibrine.** — Quelques sels neutres, le nitrate de potasse, le sulfate de soude, le muriate d'ammoniaque, surtout les sels alcalins, et en particulier le sous, et le bicarbonate de soude ⁽⁴⁾, ont été employés comme propres à dimi-

⁽¹⁾ *Édinb. Journal*, t. XII, p. 303.

⁽²⁾ *Dublin Journal of méd. Sciences*, January, 1841. *Med. Times*, t. IV, p. 200.

⁽³⁾ *Oeuvres*, t. II, p. 365.

⁽⁴⁾ Par Prévost de Genève. (*Lebert; Physiol. path.*, t. I, p. 98.) — Nardo; *Gaz. méd.*, t. IX, p. 268.

nuer la consistance du sang. L'aperçu théorique d'après lequel ce conseil a été donné m'a paru quelquefois confirmé par l'expérience. L'inflammation produit fréquemment une tendance à l'acidité, que neutralisent les boissons alcalines. Dans les phlegmasies chroniques des voies digestives et urinaires, elles ont été fort avantageuses.

c. — Boissons acides. — Ces boissons sont loin de rafraîchir, comme on le croit assez généralement. Joseph Frank leur conteste ce genre d'utilité ⁽¹⁾. Je partage sa manière de voir. Les acides nuisent dans les inflammations des membranes muqueuses, si ce n'est au déclin pour aider à l'excrétion des fluides fournis par les follicules.

d. — Narcotiques. — Sydenham employait l'opium dans les affections de nature inflammatoire. Huxham, Dehaen, Storck, Sarcone, en ont fait un fréquent usage. Rob. Butler Remmet l'a préconisé comme modérant la chaleur, ralentissant le pouls et provoquant la transpiration ⁽²⁾.

Mais c'est surtout en diminuant l'excitabilité nerveuse et en calmant la douleur que ce médicament rend de véritables services. M. Brachet, dans un Mémoire publié en 1828 ⁽³⁾, a mis ce genre d'utilité hors de doute. L'opium modère l'insomnie, la toux, le spasme. Il est utile au début des phlegmasies, lorsque les vaisseaux sanguins ont été suffisamment désempis, et quand l'appareil circulatoire a perdu de sa vive excitation.

Rasori a employé l'opium à haute dose avec succès ⁽⁴⁾.

MM. Chauffart d'Avignon et Forget de Strasbourg l'ont opposé avec un avantage marqué à la méningite épidémique.

Le docteur Stokes de Dublin a donné, sur l'emploi de ce médicament, un travail intéressant. Dans des cas extrêmement

⁽¹⁾ *Ratio instituti clinici Ticinensis*, p. 24.

⁽²⁾ *De opi usu in morbis inflammatoriis*. Edinb., 1776. *Medical Commentaries*, t. II, p. 19.

⁽³⁾ *De l'emploi de l'opium dans les phlegmasies des membranes séreuses, muqueuses et fibreuses*.

⁽⁴⁾ V. l'Appendice du *Traité de la Phlogose*, p. 187.

graves de péritonite par perforation intestinale, dans quelques autres exemples de péritonite, de gastro-colite, etc., il a vu l'opium produire de bons effets, particulièrement lorsque les émissions sanguines étaient devenues impossibles. On a pu en donner de grandes doses sans qu'il soit survenu d'accidents ⁽¹⁾.

MM. Christian ⁽²⁾, Rankin ⁽³⁾, ont également loué l'usage de l'opium dans les phlegmasies. C'est au moins un auxiliaire extrêmement utile.

Le lactucarium est un excellent succédané de l'opium.

L'extrait de jusquiame a peu d'efficacité comme sédatif.

Celui de belladone semble plus particulièrement approprié aux phlegmasies avec irritation nerveuse des organes thoraciques.

L'extrait d'aconit napel réussit dans le rhumatisme.

e. — Sédatifs spéciaux de l'appareil circulatoire. — La digitale pourprée offre des avantages dans les phlegmasies qu'accompagne une grande fréquence du pouls, et dans celles qui affectent les organes centraux de la circulation ⁽⁴⁾. Étant donnée plusieurs fois par jour à la dose de 0^{gr},01, unie au nitre (0,10) et à l'acide borique (0,25), elle m'a paru maintes fois d'une incontestable utilité. Ce médicament, après avoir été extrêmement prôné comme antiphlogistique, a été presque abandonné : je crois cet oubli injuste.

On a employé le seigle ergoté comme hyposthénisant. On a cité des observations de pneumonies, de pleuro-pneumonies, de pleurésies, de pneumorrhagies, traitées avec succès au moyen de ce médicament ⁽⁵⁾. Je pense qu'il ne faut pas accorder une confiance trop grande à ces cures alléguées pour appuyer la doctrine du contro-stimulus.

⁽¹⁾ *Dublin medical Journal*, t. I. — *Cyclopædia*, t. II, p. 793.

⁽²⁾ *Edinb. Monthly Journal*. — *Gaz. méd.*, t. IX, p. 653.

⁽³⁾ *Provincial med. and surg. Journal*. March., p. 10, 1847. — *Americ. Journal*, 1847, t. II, p. 461.

⁽⁴⁾ Loewensohn; *De methodi antiphlog. historia et singulis remediis*. Berolini, 1836, p. 54.

⁽⁵⁾ Mathi; *Gacetta Toscana*. — *Gaz. méd.*, t. XII, p. 325.

f. — **Antimoniaux.** — Plusieurs médicaments très-utiles dans l'inflammation sont fournis par l'antimoine.

Les Anglais emploient beaucoup la poudre de James, qui contient, selon Thomson, l'antimoine à l'état de protoxide soluble. Ils préfèrent cet agent à la poudre antimoniale de la pharmacopée de Londres, dans laquelle le métal est à l'état de péroxide insoluble et que l'on regarde comme inerte; le docteur Elliotson a pu en donner jusqu'à 130 grains sans produire d'effets apparents ⁽¹⁾.

L'oxide blanc d'antimoine est un peu dans ce cas. A la dose de plusieurs grammes, il n'excite ni vomissements, ni évacuations. On ne doit cependant pas le considérer comme absolument inutile; il est souvent employé dans le traitement des phlegmasies thoraciques ⁽²⁾.

Le kermès minéral a une action beaucoup plus décidée; il est utile dans les phlegmasies catarrhales.

Le tartre stibié à dose vomitive a été employé, ainsi que l'ipécacuanha, dans certains cas analogues. La secousse provoquée par ces médicaments a pu changer la direction du mouvement pathologique et opérer une révulsion.

Le tartre stibié à haute dose, et donné selon la méthode de Rasori, produit dans les phlegmasies thoraciques des effets très-avantageux, surtout après les émissions sanguines nécessaires.

g. — **Mercuriaux.** — On a appliqué au traitement de l'inflammation l'onguent mercuriel, le précipité rouge ou blanc, et le calomel.

Les onctions mercurielles avaient été employées par Hunter, par M. Velpeau, dans la phlébite; par Chaussier, Delpech ⁽³⁾, dans la péritonite; par Basedow, dans certains cas de pleurésie et de pleuro-pneumonie ⁽⁴⁾, lorsqu'en 1836, M. Serres

⁽¹⁾ *Cyclopædia*, t. II, p. 794.

⁽²⁾ Récamier et Trousseau. (*Revue médicale*, 1832, t. III, p. 218.)

⁽³⁾ *Revue*, 1831, t. II, p. 185. Delpech observa que le mercure administré à haute dose détermine rarement la salivation.

⁽⁴⁾ *Journal de Médecine* de M. Beau, 1843, p. 315.

d'Uzès appela sur leur efficacité l'attention de l'Académie de Médecine de Paris ⁽¹⁾. Pratiquées avec l'onguent mercuriel double toutes les deux heures, ces onctions offrirent une ressource de plus dans le traitement des inflammations des tissus sous-cutanés et des membranes séreuses. La marche de ces affections parut accélérée, leur terminaison plus rapidement décidée, soit vers la résolution, soit vers la suppuration. Toutefois, M. Serres crut que le premier de ces effets était le plus ordinaire, car il intitula sa méthode : *Traitement abortif de l'inflammation*.

Lisfranc et M. Ricord usèrent, avec avantage, de ce moyen ⁽²⁾. On voulut l'appliquer aux phlegmasies cutanées, et spécialement à l'érysipèle ⁽³⁾; mais on crut reconnaître que l'axonge seule opérait de la même façon ⁽⁴⁾.

Le précipité rouge est fréquemment employé dans les pommades résolutives, surtout dans l'ophthalmie chronique.

Le calomel donné à l'intérieur, non comme purgatif, mais à titre d'altérant, d'antiphlogistique, a été fortement recommandé par les médecins anglais depuis le siècle dernier. Il l'a également été en Allemagne.

Les médecins français l'ont aussi mis en usage, mais avec plus de réserve et moins de confiance. M. Sichel pense qu'il diminue la plasticité du sang, et qu'il n'est point excitant ⁽⁵⁾. M. le professeur Forget regarde au contraire le mercure comme stimulant direct, puisqu'il produit des phlegmasies, qu'il provoque des selles, etc. ⁽⁶⁾.

On ne saurait contester ce mode d'action. Quant aux résultats secondaires ou indirects, on peut les regarder comme sédatifs et antiphlogistiques. Un usage longtemps prolongé des mercuriaux produit même une débilitation profonde, la cachexie scorbutique, le marasme, etc.

⁽¹⁾ *Bullet. de l'Acad. royale de Méd.*, t. I, p. 427 et 827.

⁽²⁾ *Gaz. méd.*, t. V, p. 74.

⁽³⁾ MM. Prus, Barbier d'Amiens, A. Bérard, etc. (*Revue méd.*, 1837, t. IV, p. 122.)

⁽⁴⁾ Hourmann, *idem*, p. 129.

⁽⁵⁾ *Revue méd.*, 1846, t. III, p. 327.

⁽⁶⁾ *Union méd.*, t. II, p. 152.

Aussi, le mercure n'est-il pas un de ces remèdes qu'on peut prescrire sans ménagement. En outre, il réclame le concours d'un régime sévère, non excitant, non acide (1); d'une atmosphère douce; des moyens propres à favoriser la perspiration cutanée.

Le mercure s'est montré efficace dans les phlegmasies cérébrales (2), dans l'iritis, le croup, l'hépatite, les inflammations du testicule; moins utile dans celles des membranes muqueuses et séreuses, et des organes parenchymateux (3).

Cependant, il a paru avantageux à M. Graves de Dublin dans la péricardite (4), et à M. Elliot dans les phlegmasies des séreuses (5).

On attribue au mercure la propriété d'augmenter la résorption des fluides épanchés (6). On l'a cru propre aussi à évacuer, par la voie des selles, l'excès de fibrine (7). Ces propriétés ne sont que présumées.

On a souvent associé l'opium au calomel. Cette méthode, importée de l'Inde par un chirurgien anglais, Saunders, qui l'avait vue réussir dans l'hépatite, a surtout été vantée par Hamilton (8). Il unissait 0,50 à 0,06 d'opium avec 0,10 à 0,25 de calomel, pour donner cette dose toutes les six, huit ou douze heures; il faisait précéder ce moyen de saignées et de purgations; il a cité des exemples de guérison d'ophtalmies et de plusieurs autres genres d'inflammation. Yeats de Bedford a vu le même médicament réussir quelquefois avec salivation, circonstance qui ne nuisait pas à son efficacité et qui cessait si la diarrhée survenait (9). Widemann

(1) Graves; *Dublin Journal*, n° XVI. (*Archives*, 2^e série, t. VI, p. 270.)

(2) Thomas Teale; *Edinb. Journal of med. (Science. Bibl. méd.)*, 1827, t. II, p. 444.)

(3) Note de M. Palmer. (*Hunter*, t. III, p. 432.)

(4) *Gaz. méd.*, t. II, p. 812.

(5) *Medical Times*, t. IV, p. 90.

(6) Amelung; *Journal d'Hufeland*, 1840. (*Gaz. méd. de Strasbourg*, 1841, p. 126.)

(7) Vogel; *Anat. path.*, p. 528.

(8) A letter from Dr Robert Hamilton giving an account of a successful method of treating inflammatory diseases by mercury and opium. (*Medical Commentaries*, t. IX, p. 191.)

(9) *Annals of Medicine*, t. VII, p. 394.

d'Eischstaed (1), Muller de Plauen (2), Schönheider de Copenhague (3), l'ont également conseillé avec succès dans la fièvre puerpérale, la pneumonie, l'entérite.

Je serais assez porté à croire que l'opium a plus de part que le calomel aux effets produits; cependant, celui-ci n'est pas sans action, puisqu'il excite les glandes salivaires.

Quoi qu'il en soit, c'est un de ces médicaments qu'on est heureux d'avoir à sa disposition, quand les moyens rationnels sont épuisés et demeurent sans succès.

h. — Purgatifs. — Le calomel n'est pas le seul purgatif auquel on a recours. Le jalap, la scammonée, lui viennent en aide quand on veut obtenir des évacuations abondantes; et c'est surtout dans les phlegmasies cérébrales et oculaires que ces moyens obtiennent des succès incontestables.

Ce n'est pas au début de ces maladies qu'on réussit par l'emploi de ces moyens, c'est quand on a déjà usé des anti-phlogistiques directs.

On se sert quelquefois des eaux salines, du sulfate de soude ou de magnésie, du phosphate de soude, etc. Ces purgatifs sont moins excitants que ceux dont j'ai parlé précédemment.

i. — Diurétiques. — On s'adresse aussi parfois aux diurétiques comme à des auxiliaires avantageux. M. Lebert a donné des infusions de digitale et de scille avec le nitrate ou l'acétate de potasse (4). C'est surtout pour diminuer les exsudations séreuses ou séro-plastiques, que l'on doit recourir à cet ordre de médicaments.

Le colchique d'automne a été préconisé par Ch.-Th. Ha-den contre la goutte et le rhumatisme, et, en outre, dans la pneumonie (5).

(1) *Bibliothèque méd.*, t. XVIII, p. 263.

(2) *Annales génér. de Méd. d'Altembourg*, 1811. (*Bibl. méd.*, t. XXXVII, p. 247.)

(3) *Acta regia Soc. Hauniensis*, 1818, t. V, p. 80.

(4) *Physiol. path.*, t. I, p. 102.

(5) *Practical obs. on the colchicum autumnale as a general remedy of great power in*

Ce médicament n'est pas seulement diurétique, il est aussi purgatif, et on aurait pu croire qu'il doit ses succès à cette dernière propriété; mais Haden soutient qu'il produit du calme, même avant d'avoir purgé. Ce médecin en donnait, toutes les 4 ou 6 heures, 20 à 25 centigrammes avec 1 gramme de sulfate de potasse.

k. — Diaphorétiques. — On a essayé de provoquer une perspiration cutanée abondante par l'emploi de l'acétate et du carbonate d'ammoniaque, de la poudre de Dover, des boissons aromatiques administrées chaudes.

Dans l'imminence des phlegmasies, le vulgaire donne du vin chaud sucré et aromatisé. Laennec même, dit-on⁽¹⁾, faisait prendre de l'eau-de-vie dans une infusion aromatique. Mais si ces moyens peuvent, en excitant une sueur copieuse, enrayer dans son cours une phlegmasie catarrhale légère, ils doivent accroître toutes celles qui sont plus graves ou qui occupent un autre siège; ce sont donc des agents infidèles. Chaque jour, on voit arriver dans les hôpitaux des individus que cette pratique imprudente a rendus gravement malades.

Quand une phlegmasie a perdu de son intensité et de son étendue, qu'elle est devenue chronique, la stimulation de l'activité sécrétoire de la peau peut produire d'excellents effets. C'est le moment d'employer les bains sulfureux, les bains de vapeurs, l'hydrosudopathie. Les engorgements glanduleux cèdent souvent aux douches de vapeur⁽²⁾.

l. — Révulsifs cutanés. — M. Bousquet a combattu autrefois l'emploi des révulsifs dans le traitement des phlegmasies. Se fondant sur la tendance à l'extension que présente ce genre d'affection, il a cru que les révulsifs ne pouvaient qu'en augmenter l'étendue sans en diminuer l'intensité. L'inflammation,

the treatment of inflammatory diseases, both acute and chronic., 1820. — *Edinburgh med. and surg. Journal*, t. XVII, p. 450.

⁽¹⁾ *Bulletin de Thérapeutique*, t. VI, p. 367.

⁽²⁾ *Idem*, t. XVII, p. 281.

à son avis, est fixe et ne peut se déplacer. Il s'étonne enfin qu'on conseille les antiphlogistiques à l'intérieur, et les stimulants à l'extérieur⁽¹⁾. M. Robert Latour a aussi proscrit cet ordre de moyens⁽²⁾.

Mais, depuis longtemps, l'expérience a déposé en faveur des révulsifs employés avec discernement et en temps opportun. Baglivi a donné à cet égard d'excellents conseils, qu'a mis à profit C.-C. Engel⁽³⁾.

Si les révulsifs sont en général avantageux après les émissions sanguines et quand le pouls est devenu mou, ils peuvent encore surexciter les individus très-irritables, surtout dans les climats chauds et secs.

Les révulsifs favoriseraient la propagation de l'inflammation s'ils étaient appliqués sur le siège de la maladie; au loin, ils ne peuvent avoir le même inconvénient.

Les sinapismes sont les agents les plus usuels; les vésicatoires viennent ensuite. On les place aux membres inférieurs quand la phlegmasie occupe quelque point du cercle supérieur.

On se sert aussi de frictions avec la pommade sibiée, avec l'huile de croton tiglium, etc.

Quand la phlegmasie est très-opiniâtre ou est déjà devenue chronique, on établit des exutoires permanents, à l'aide de la potasse caustique ou de la poudre de Vienne.

Le seton, le moxa, le fer rouge, deviennent nécessaires quand les tissus malades sont situés profondément, qu'ils occupent une articulation ou l'épaisseur des chairs.

m. — Toniques et stimulants. — Les inflammations qui s'accompagnent d'hyposthénie réclament l'emploi des toniques et des stimulants⁽⁴⁾.

Thomson en a fait une mention spéciale; il a reconnu que

⁽¹⁾ *Revue méd.*, 1825, t. 1, p. 240.

⁽²⁾ *Qu'est-ce que l'inflamm.?* p. 136.

⁽³⁾ *De explicandis generalibus vesicantium effectibus, eorumque speciali in inflammationibus usu.* Halæ, 1774. (*Coll. de Baldinger*, t. IV, p. 126 et 177.)

⁽⁴⁾ V. la thèse de Noïrot, 1803, n° 27.

les antiphlogistiques sont alors inadmissibles; que les cordiaux, le vin, le quinquina, les boissons acidulées, sont utiles, ainsi que l'opium ⁽¹⁾. M. Rostan a rapporté des exemples de pneumonies et de catarrhes guéris chez des vieillards par la décoction de quinquina, les juleps camphrés et les vésicatoires, sans émissions sanguines ⁽²⁾.

M. Thomas Pridgin Teale a rapproché les cas dans lesquels des stimulants de diverses sortes peuvent servir à dissiper l'inflammation. Il n'est pas surprenant qu'en Angleterre on ait eu une propension à employer les toniques et les astringents dans l'inflammation, puisque c'est là surtout qu'a régné l'idée de la dilatation passive des capillaires. Parmi les stimulants que préconise M. Teale, se place l'huile essentielle de térébenthine employée soit à l'extérieur, soit à l'intérieur ⁽³⁾.

Les balsamiques, les résineux, ont une action tonique qui les rend propres à activer certaines sécrétions, surtout celles des membranes muqueuses, à la suite des affections catarrhales, lorsque l'état aigu est dissipé.

Le sulfate et le citrate de quinine ont été employés à titre de contro-stimulants dans la pleuro-pneumonie. Toutefois, l'exemple rapporté par le docteur Mugna dans une lettre à Giacomini, n'est pas encourageant : la maladie se termina par la mort ⁽⁴⁾.

• — **Modificateurs locaux.** — On a mis en usage un certain nombre d'agents propres à modifier la vitalité des parties enflammées, et même à agir sur leur organisation.

Ici se placent :

1° Les astringents, comme l'acétate de plomb, le sulfate de zinc; le sulfate acide d'alumine et de potasse, préconisé par M. Bretonneau contre la diphthérie ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ *Traité de l'infl.*, p. 175, 176.

⁽²⁾ *Now. Journal*, t. III, p. 106.

⁽³⁾ *The Edinb. Journal of med. Science*, avril 1827. — *Journal des Progrès*, t. IV, p. 102.

⁽⁴⁾ *Gaz. méd.*, t. VI, p. 566.

⁽⁵⁾ *Archives*, t. XIII, p. 5. — V. aussi les *Observ.* de M. Velpeau. (*Gaz. méd.*, t. III, p. 209.)

2° Le nitrate d'argent solide promené sur les surfaces malades, ou dissous et injecté dans des cavités tapissées par des muqueuses enflammées ⁽¹⁾, excellent modificateur que n'exclut pas un certain degré d'acuité de la phlegmasie.

3° La teinture d'iode que l'on applique sur des parties superficielles enflammées ⁽²⁾.

4° Le vésicatoire apposé sur le lieu même où se trouve la phlegmasie, comme dans l'érysipèle.

5° Une méthode récemment conseillée, et sur laquelle l'expérience ne s'est pas encore prononcée, consiste à recouvrir exactement toute la partie enflammée par un enduit imperméable, afin de la soustraire d'une manière complète à l'influence de l'air atmosphérique. L'air, d'après MM. Fourcault et Robert Latour, étant l'agent local de la production de la chaleur, et la calorification exagérée formant l'essence de la phlegmasie, celle-ci doit céder et disparaître dès qu'elle manque d'aliment. En conséquence, les parties ont été recouvertes d'une couche de solution de gomme saupoudrée d'amidon ou d'un enduit de collodium ⁽³⁾. On trouvera peut-être quelque contradiction entre les nouvelles expériences de M. Fourcault et celles dont il entretenait, il y a quinze ans, le monde savant, et que j'ai citées plus haut ⁽⁴⁾. Mais dans celles-ci, la surface entière de la peau était recouverte de l'enduit, tandis que dans l'emploi thérapeutique du même agent, la partie affectée en reçoit seule le contact.

E. — **Moyens chirurgicaux.**

La chirurgie apporte un utile concours dans le traitement de l'inflammation, quand il faut opérer des incisions plus ou moins profondes pour débrider des parties étranglées, relâcher les tissus trop tendus, dégorger les vaisseaux trop pleins

⁽¹⁾ Thèse de M. Barascut, 1837, n° 445. — Mém. de M. Boudin. (*Journal des Conn. médico-chir.*, t. IV, p. 80.) — Duclos; *Gaz. des Hôpit.*, 1849, p. 193.

⁽²⁾ Lanyon; *The Lancet*. — *Journ. des Conn. médico-chirurg.*, 1841, p. 36.

⁽³⁾ P. 558.

⁽⁴⁾ Séance de l'Académie des Sciences, 8 avril 1851, et 3 janvier 1853.